

Mauvais genre

Nous avions de correctes prédispositions : un caractère très réservé, le goût des activités calmes et non salissantes – il ne s’agissait pas de froisser la jolie jupe repassée par maman. De petites filles maigrichonnes aux pantalons arrêtés aux chevilles, qui picoraien dans leurs assiettes et pleurnichaient longtemps lorsqu’on leur imposait de rester à table pour terminer leur repas devenu froid.

L’année de nos douze ans, pendant les vacances d’été, Marie Trintignant meurt sous la vingtaine de coups portés par son conjoint ; l’affaire fait les gros titres, et l’on entend autour de nous qu’elle l’a probablement cherché, avec ses quatre gosses issus de quatre unions différentes. A table, on entend qu’elle « n’avait pas l’air d’être une petite sainte, non plus ».

On devient des roseaux, courbés d’avoir poussé trop vite, ou de façon moins élégante, des « planches à pains » ou des « squelettes », probablement anorexiques. A cette époque encore, on perd des litres de larmes et le monde entier semble se préoccuper, avec une relative bienveillance, du sous-poids qui creuse nos joues et découvre nos cotes, mais surtout, surtout : nous prive de toute forme féminine, et par extension, de toute attractivité physique. On invente ses premières règles parce qu’on est les dernières de la classe sur la liste, mais de toute façon, le couperet collégial est déjà tombé : on ne pourra jamais enfanter avec des hanches aussi étroites et de toute façon, aucun mâle digne de ce nom ne voudra nous honorer de sa divine semence. Notre père, unique figure masculine de notre entourage restreint, nous trouve les cheveux gras et ironise sur le « pelage d’hiver » dont on essaie tant bien que mal de débarrasser nos mollets à l’épilateur.

La poursuite de l’adolescence nous soumet tardivement à l’appréciation positive du regard masculin : nos formes sont encore peu marquées, mais ont le mérite de nous bannir à jamais de la honte suprême que semble apparemment représenter le spectre de l’obésité. Autour de nous, cette validation rigoureuse de la part des hommes semble un Saint-Graal que chaque fille se doit de rêver d’atteindre, sous peine de finir marquée du terrible sceau de la laideur, ou pire encore, du lesbianisme.

On était surprotégées, car le monde extérieur était plein de monstres variés, de kidnappeurs et de violeurs potentiels face auxquels on ne survivrait jamais. On a grandi avec les spectres des disparues de la gare de Perpignan qui, sans doute, « auraient dû se montrer un peu plus prudentes ». On nous a appris à baisser la tête et changer de trottoir, à ne pas traîner dehors ni aller au-devant des hommes : ça

donnait l'air d'une allumeuse. C'était pour notre bien, on était des proies faciles : il fallait être humbles et écouter celles qui savaient, histoire de ne pas reproduire les mêmes erreurs – on l'aurait bien mérité, alors.

On ne se servirait pas en alcool les soirs d'été, on ne reviendrait pas à la maison avec un suçon : l'un ferait mauvais genre, le second carrément salope. Prendre la pilule relevait sans doute du même acabit, alors on a passé six mois à espérer très fort avoir ses règles tous les mois avant d'oser réclamer l'ordonnance gynécologique. Un soir, parce que l'on avait oublié le saint comprimé, on nous a menacées de nous refuser l'avortement en cas de grossesse, « histoire de prendre un peu de plomb dans la tête ».

A la petite vingtaine, on en a pris, du plomb, et avec ça un bonnet supplémentaire et le goût des vêtements très près du corps. Cette tardive métamorphose bouleversa notre perception physique chez nos semblables : bien qu'étant passées par la petite porte, nous étions désormais de possibles rivales pour la gent féminine – à présent très inquiètes de notre probable facilité à nous enrhummer, nous qui portions si peu de tissu - et de convenables objets de séduction, voire de jouissance chez un certain nombre de mâles. Un photographe amateur, bien plus âgé que nous, se mit en tête de faire de nous ses Galatées, moyennant faveurs ; longtemps, nous avons eu la bêtise d'y voir une opportunité remarquable, avec nos fesses trop plates et notre estime personnelle en-dessous du niveau de la mer. On nous disait très jolies : cela ressemblait à un honneur, après tant d'années d'indifférence. Ce n'était pas le cas.

On était des girafes dans un magasin de porcelaine, engoncées depuis trop longtemps entre quatre murs étroits ; un petit cocon opaque, familier et étouffant, dans lequel on nous avait recommandé de ne pas nous frotter aux parois.

Tant pis : on est parties à l'autre bout de la France et on est devenues femmes exactement comme on nous l'avait déconseillé : en buvant tard le soir et en rentrant seules, en portant des jupes courtes, en ne dorlotant pas les hommes, pire encore : en étant vulgaires, méchantes et autocentrées face à eux. On a cherché les problèmes et on les a trouvés. On en est passées par là pour ne pas rester d'éternelles petites filles sages, tout comme il faut. C'était bien mérité.